LESTRADE (JOSEPH)

Ang. 1841-1844.

Notre Société vient d'éprouver une perte cruelle en la personne de notre Camarade Joseph Lestrade, décédé à Calais le 12 avril 1894.

Sa mort laisse un grand vide dans le groupe des Anciens Élèves de la région ; aussi tous se sont-ils fait un devoir d'assister à ses funérailles qui ont eu lieu le 14 avril dernier. — A côté de la couronne expédiée de Paris par la Société des Anciens Élèves, dès que la fatale nouvelle a été connue d'elle, les membres du Groupe régional ont tenu à rendre hommage à la mémoire de leur doyen en ornant son cercueil d'une magnifique couronne : ils entendaient donner ainsi à leur Camarade une dernière marque de la profonde et sincère sympathie qu'il leur avait toujours inspirée. — Les cordons du poêle étaient tenus par les quatre plus anciens Élèves habitant Calais ; un cortège, composé d'amis et de nombreuses notabilités calaisiennes, suivait, avec recueillement, la dépouille mortelle de Lestrade.

— Bien qu'aucune allocution n'ait été prononcée sur sa tombe, l'émotion peinte sur tous les visages des assistants montrait surabondamment combien étaient grands les regrets laissés par notre Camarade, dans le cœur de tous ceux qui l'avaient connu.

Lestrade naquit à Souillac (Lot), le 9 avril 1825.

Entré à l'École d'Angers en 1841, il en sortit en 1844, après trois années de brillantes études.

Aussitôt il s'engagea dans la marine de l'État où il entra avec le grade d'élève-mécanicien. Il fut embarqué en cette qualité sur l'un des paquebots faisant le service postal entre Marseille et les principaux ports de la Méditerranée (service dépendant à cette époque du Ministère des Finances). L'avenir lui souriait dans cette carrière; son zèle et son activité lui eurent bien vite conquis l'estime et l'amitié de ses chefs. En 1848 il fut désigné, en qualité de mécanicien, pour faire le service des malles entre la France et l'Angleterre. — Calais était le port d'attache de la flottille de l'État chargée d'assurer ce service. Lestrade y demeura jusqu'en 1854, et, pendant ce séjour, s'unit à l'une des plus honorables familles calaisiennes.

En cette année 1854, le service des dépêches fut concédé par le gouvernement français à une Compagnie anglaise. Lestrade quitta alors la marine de l'État et prit rang, comme chef mécanicien, à bord de l'un des navires : le *Gustave* appartenant à une importante Société de transports maritimes

ayant son siège à Dunkerque (actuellement la Compagnie des bateaux à vapeur à hélices du Nord).

Vers la fin de 1856 ou le commencement de 1857, Lestrade cessa de naviguer; voici à la suite de quelles dramatiques circonstances : le *Gustave*, faisant route de Dunkerque sur Saint-Pétersbourg avec passagers et marchandises diverses, fut assailli à la tombée de la nuit, à l'entrée du détroit du Sund, par une tempête d'une violence inouïe. Le navire ayant à lutter contre les éléments déchainés ne tarda point à être complètement désemparé, le capitaine et plusieurs hommes de l'équipage avaient, dès les premières heures de la tourmente, péri dans les flots, enlevés par des montagnes d'eau qui, déferlant sur le pont, balayaient tout sur leur passage. Le second dut prendre le commandement du *Gustave* dont il ne restait déjà plus qu'une misérable coque, jouet des flots furieux. Malheureusement pour ceux qui restaient à bord, cet officier manquait de l'assurance et de l'énergie indispensables en d'aussi périlleuses circonstances. Tout sang-froid l'abandonna lorsqu'il vit la terreur peinte sur le visage des passagers et qu'il entendit leurs cris et lamentations, justifiés d'ailleurs par la situation plus que critique dans laquelle se trouvait le navire. Il laissa le *Gustave* dériver pendant le reste de la nuit.

A l'aube, le navire se trouvait toujours battu par l'ouragan, à quelques milles de la côte danoise vers laquelle le poussaient d'impétueuses bourrasques.

Dans ces conditions, l'unique chance de salut pour les survivants était, opération des plus dangereuses, de chercher à atterrir. Vingt fois le *Gustave* avait failli sombrer; il ne pouvait plus longtemps rester à la merci des flots : ce qu'il restait des hommes de l'équipage était exténué; l'effroi et les affres d'une semblable nuit avaient plongé les passagers dans une prostration complète; le second, anéanti, se trouvait loin d'être l'homme des viriles résolutions qui eussent été si nécessaires en pareille occurrence. Il était évident qu'on ne pouvait compter sur lui pour mener à bien une manœuvre aussi périlleuse que celle tendant à amener l'atterrissage du navire, et cependant, de cet échouement, dépendait le salut de tous.

La réussite de cette entreprise n'était point sans présenter les plus graves difficultés, attendu que dans les parages où se trouvait le *Gustave*, nombre de récifs, au-dessus desquels on voyait se briser, en embruns gigantesques, les lames furieuses, bordent la côte et semblent former, entre la terre ferme et la haute mer, une ceinture de rochers presque infranchissable; toutefois, cette pseudo-enceinte se trouve, à de rares intervalles, coupée par d'étroites passes dans lesquelles il est toujours téméraire de s'engager. La position dans laquelle se trouvait le *Gustave* était sans autre issue que celle de tenter de franchir l'une de ces dangereuses passes; à défaut de cet essai, le navire, ne pouvant plus tenir la mer, eût été infailliblement perdu

corps et biens, brisé sur les récifs vers lesquels l'impétuosité de la tempête le chassait avec force. D'un autre côté, la hardiesse même de la tentative, par une semblable tourmente, était encore une cause imminente de péril si l'on n'avait, pour la diriger, un homme calme, résolu, absolument maître de lui et méprisant le danger. Le temps pressait : d'une prompte décision, et surtout de la rapidité d'exécution des manœuvres, dépendait la vie de tous. Lestrade, après avoir confié la conduite de sa machine au premier en grade de ses subordonnés, se rend sur le pont, il examine rapidement la situation qui, d'instant en instant, devient plus sombre; enfin soucieux avant tout de la vie de ses compagnons de bord, il ne craint point, quelque hardie que puisse paraître une semblable détermination, de prendre, à son tour, pour les sauver d'une mort certaine, le commandement du *Gustave*. Par quelques paroles énergiques il fait reprendre aux matelots les postes qu'ils avaient abandonnés et ranime leur courage abattu. Tous les ordres que donne le capitaine improvisé sont ponctuellement exécutés et il parvient, grâce à son énergie et à l'habileté des manœuvres qu'il commande, à mener à bien l'échouement du *Gustave*. Le sauvetage, une fois le navire sur la grève, eut lieu sans trop de difficultés et, fort heureusement, sans aucun accident. Lestrade ne quitta son bord que lorsqu'il vit en sûreté le dernier des nombreux passagers et matelots auxquels il venait de sauver la vie. — Comme on le voit,

notre regretté Camarade, sous des dehors calmes et tranquilles, était doué d'un courage à toute épreuve et d'une rare énergie.

A la suite de cet émouvant naufrage, Lestrade fut rapatrié à Dunkerque; il fit encore deux ou trois voyages; puis, cédant aux pressantes instances de sa famille, son engagement étant terminé, il ne le renouvela pas.

Il vint alors se fixer définitivement à Calais; s'y associa avec M. Dorival, son beau-frère, et se livra à la fabrication des tulles et dentelles mécaniques. Sa grande facilité d'assimilation, doublée d'un esprit éminemment pratique, eut bientôt fait de le mettre au courant de tout ce qui concerne et se rattache à l'industrie tullière, et il ne tarda pas à occuper un rang des plus honorables dans la fabrique calaisienne.

Indépendamment des multiples occupations qui lui étaient imposées par sa situation de fabricant de tulles, Lestrade, travailleur infatigable et d'une haute probité, accepta, en 1878, la direction de la Société de remorquage du port de Calais; pendant quatre années, il géra cette Compagnie avec un zèle et une intelligence remarquables. Il quitta cette situation en même temps que l'industrie tullière, en 1882, et put enfin, au milieu d'une charmante famille composée de trois enfants, jouir de l'aisance respectable acquise par une carrière bien remplie et toute une vie de labeur.

Bien que retiré des affaires, nous voyons encore

Lestrade remplir les fonctions, tout honorifiques, de membre de la Commission de surveillance des bateaux à vapeur, auxquelles ses aptitudes particulières pour les choses de la marine le désignaient. Il fit partie de cette Commission pendant sept ans, de 1882 à 1889 ; son départ fut vivement regretté, lorsqu'il démissionna, étant donnés les réels et très appréciés services que ses connaissances spéciales l'avaient mis à même de rendre pendant cette longue période.

Lestrade faisait partie de notre Société depuis 1865 ; il en était l'un des membres les plus dévoués : il contribua de toutes ses forces à son développement ; il a toujours été animé à un haut degré des sentiments de bonne camaraderie que nous apprenons dans nos chères Écoles, portait à ces dernières, ainsi qu'à tout ce qui s'y rapportait, un intérêt extrême. Toujours prêt à rendre service, Lestrade fut, pendant de longues années, membre correspondant de notre Société. Lorsque eut lieu l'institution de Commissions régionales, son nom réunit comme Président du groupe de Calais l'unanimité des suffrages ; touché de cette marque de sympathie, Lestrade remercia, priant de donner la présidence du groupe à un plus jeune. On dut se rendre, bien à regret et malgré de sincères instances, au désir exprimé par notre vénéré Camarade.

Lestrade avait pour sa famille un amour, un attachement sans bornes. Le 28 mai 1892, M^{me} Lestrade fut enlevée à son affection : ce fut un coup terrible

pour notre Camarade; sa santé en fut fortement ébranlée.

A partir de cet instant, nous le vîmes en proie à une noire mélancolie, triste prélude de la cruelle maladie qui, deux ans après, devait l'enlever à l'amour de ses enfants, à l'amitié et à l'estime de tous ceux qui l'avaient approché.

On peut dire de Lestrade qu'à tous les degrés de sa vie il a été un homme utile, un excellent Camarade et un courageux citoyen; l'affabilité et la bienveillance de son caractère étaient connues de tous.

Les sympathies qu'il s'était acquises pendant son long séjour à Calais étaient aussi nombreuses que sont sincères et unanimes les regrets qu'il laisse après lui.

Puissent ces quelques lignes apporter un adoucissement à la douleur de ses enfants frappés dans leurs plus chères affections : ils perdent un père, notre Société perd un homme de cœur et un bon Camarade.

QUÉVAL
(Châl. 1869-72).